

La collection « Géographie et cultures » à L'Harmattan

Quelles géographies culturelles ?

*The scientific books collection « Géographies et cultures »,
L'Harmattan Publishers: what kinds of cultural geographies?*

Catherine FOURNET-GUÉRIN¹²

*Université de Reims Champagne-Ardenne,
Directrice de la collection Géographie et cultures*

Résumé : Le colloque de Cerisy organisé par le laboratoire ENeC en 2014 est l'occasion de réaliser une analyse rétrospective de l'ensemble des titres parus dans la collection *Géographie et cultures*, fondée à l'Harmattan en 1992 par Paul Claval. Rédigé par sa directrice actuelle, le texte est tout d'abord consacré à une présentation des titres et des auteurs : qui, quels statuts, quelles origines (disciplines, établissements), quelles langues d'écriture ? Ensuite, les différents types de géographie sont examinés. La collection est-elle vraiment au centre de la géographie culturelle, comme l'indique son nom ? Si un nombre conséquent de titres accrédite cette hypothèse de congruence entre le nom et le contenu, avec des approches épistémologiques, en géographie historique et, plus rarement, post-modernes, force est de constater que nombre de livres signalent des incursions dans les périphéries très lointaines de la géographie culturelle, voire en dehors de la sphère des études culturelles (approches économiques, politiques notamment). Le plus petit dénominateur commun de la collection serait-il alors la place que les auteurs accordent au travail de terrain ? Finalement, l'orientation thématique de la collection dépend principalement des modalités de décision de publication, qui sont examinées à la fin. Les orientations actuelles tendent à promouvoir le recentrement vers les seules approches culturelles en géographie.

Mots-clés : collection « Géographie et cultures », épistémologie de la géographie, géographie culturelle, auteur, ligne éditoriale

Abstract: *The 2014 Cerisy congress devoted to the journal Géographie et Culture's anniversary was the occasion to make a point about the scientific books collection of the same name. It was also founded in 1992 by Paul Claval and ever since 45 books have been published. The paper is written by its present manager. First the paper deals with the books and their authors: who are they (men and women, old and young, scholars and others...), where do they come from, in which language do they write? Secondly the types of geographies here represented are studied. Does the content of the books*

¹ Courriel : cfournetguerin@orange.fr

² Je remercie Yann Calbérac pour avoir bien voulu relire ce texte, le discuter et ainsi avoir contribué à son amélioration. Ce texte a également été relu par l'ensemble des membres du comité de lecture.

fit with the name of the collection? It is often the case with numerous books dealing with epistemology, history of geography, historical geography and, less frequently, postmodernism. But in many cases, books do not have much to do with cultural geography. These ones deal with very peripheral themes in regards to cultural geography such as economic geography or political geography. Nonetheless, most authors use the same methods based on field work, which could hence be considered as the only common point between all the books. The last part of the paper deals with the way the collection has been ruled since twenty years, tackling governance issues. During the latest years the reading committee has decided to focus more on the cultural approaches on geography and to give up these other fields.

Keywords: *book collection, epistemology of geography, cultural geography, author, editorial line*

En 1992, concomitamment à la revue éponyme, Paul Claval créait la collection de livres scientifiques « Géographie et cultures », avec pour éditeur L'Harmattan. Cette collection compte à ce jour³ quarante-cinq ouvrages qui composent le corpus qu'on se propose d'étudier. Du premier livre, *Penser la ville de demain*, dirigé par Cynthia Ghorra-Gobin (1994), au dernier en date, *L'invention du carnaval au XIX^e siècle, Paris, Nice, Rio de Janeiro* (2014), traduit du brésilien, quelles places dans le champ de la géographie et plus largement des sciences humaines se dégagent ? Quelles sont les grandes constantes de cette collection et quelles ont été ses évolutions ? La collection qui revendique son ancrage dans le champ de la géographie culturelle est-elle « tourmentée », pour faire écho au titre du colloque organisé à Cerisy en septembre 2014 pour lequel ce texte a été écrit⁴ ?

Qui a écrit dans la collection ?

La collection « Géographie et cultures » est tout d'abord, sans surprise, une collection plutôt masculine pour ce qui est de ses directions éditoriales successives : fondée par Paul Claval, dirigée ensuite par André-Louis Sanguin, Jean-Robert Pitte, Jean-René Trochet, tous professeurs à l'université Paris IV, puis par Yann Richard (Université Paris I) et enfin, depuis 2011 par moi-même, première femme à ce poste, signe d'une évolution observable dans l'ensemble du monde académique⁵. Les

³ C'est-à-dire en septembre 2014 : il a été décidé de présenter le texte tel qu'il l'a été lors du colloque à Cerisy. Depuis, un nouveau titre a paru : *Penser le monde en géographe. Soixante ans de réflexion*, Paul Claval, 2015.

⁴ Pour écrire ce texte, j'ai consulté l'ensemble des livres de la collection, disponibles au laboratoire ENeC, consulté le catalogue SUDOC des bibliothèques universitaires en ligne, la page Internet de l'éditeur, l'Harmattan, discuté avec les membres du comité de lecture et avec certains des auteurs. Le point de vue exposé ici est par définition marqué par ma position de directrice de la collection.

⁵ Jusqu'en 2004, il n'existe pas de comité de lecture pour la collection. Le choix des manuscrits était réalisé par le directeur de la revue éponyme, qui sélectionnait également les livres pour la collection. Voir plus loin pour une étude de la composition de ce comité et de ses évolutions.

auteurs sont également en majorité importante des hommes : seuls douze noms de femmes figurent en couverture, à titre de (co-)directrice ou d'auteur unique, soit un peu plus d'un quart des livres. Dans les livres qui comportent de nombreux auteurs, c'est-à-dire par exemple les actes d'un séminaire ou d'un colloque, les proportions restent sensiblement les mêmes : les auteurs sont des femmes à hauteur de 20 à 25 % environ.

L'examen de la discipline revendiquée par les auteurs révèle une très nette surreprésentation des géographes. Dans le champ des sciences humaines et sociales, figurent également des politologues (Gaëlle Dequerez), des historiens (Éric Meyer), ou encore des anthropologues, leur nombre reste marginal. Ponctuellement, certains auteurs relèvent de disciplines extérieures aux sciences humaines, comme des psychologues et des physiologistes (fort intéressant texte consacré à la « variabilité et universaux au sein de l'espace perçu des odeurs », *Géographie des odeurs*, 1998, p. 25-47). Enfin, certains contributeurs sont hors du champ académique *stricto sensu*, tel Robert Dulau, conservateur du patrimoine, ou encore exercent des fonctions institutionnelles voire politiques : on trouve ainsi un manifeste de François Bayrou (« La proclamation de Pau », 1995, dans *Langues régionales et relations transfrontalières en Europe*) au titre de ministre de l'éducation nationale, d'Henri Goetschy, sénateur d'Alsace ou encore de Michel Foucher, certes géographe, mais qui signe son texte en qualité d'ambassadeur de France en Lettonie (2007). Parmi les noms de personnalités célèbres du monde des idées, on trouve également un très beau texte conclusif du linguiste Claude Hagège dans *Langues régionales et relations transfrontalières en Europe* (1995).

En termes de statut institutionnel et de rattachement universitaire des auteurs, on observe une forte représentation de professeurs et de directeurs de recherche, qui soit dirigent des ouvrages collectifs (Paul Claval, Jean-Robert Pitte, Pernelle Grandjean, Joël Bonnemaïson, par exemple) soit ont contribué à ce que leurs doctorants publient leur thèse une fois celle-ci soutenue. Dans les années 1990, nombre de livres sont ainsi des thèses soutenues à l'université Paris IV et publiées dans la collection qui relève de la même tutelle (dans le cadre du laboratoire mixte Paris IV-CNRS « Espace et Culture », puis ENeC à partir de 2006) : citons par exemple Thomas Lothar Weiss, Laurent Vermeersch ou Amaël Cattaruzza. En outre, il existe un lien étroit entre les auteurs de la collection et l'université Paris IV : en grande majorité, ceux-ci en ont fait partie, qu'il s'agisse d'enseignants-chercheurs titulaires ou de doctorants. La proportion d'auteurs principaux (je parle des directeurs d'ouvrage) qui n'appartiennent pas à cette université ni au laboratoire est modeste : on relève les livres dirigés par Pernelle Grandjean (Reims), Hélène Vélasco-Graciet et Christian Bouquet (Bordeaux III), Sabine Duhamel et François Moullé (Arras) et Françoise Peron et Jean Rieucou (Brest et Montpellier), soit cinq sur quarante-cinq (10 %). « Géographie et cultures » s'avère une collection de laboratoire et d'université, à la pratique endogame prononcée. Depuis quelques années, la tendance est à l'ouverture. Ainsi, parmi les derniers manuscrits acceptés, un sur deux est soumis par un jeune docteur non dirigé par un professeur de Paris.

Du point de vue des langues d'écriture, on relève quelques textes en anglais et certains en italien. Plusieurs auteurs sont étrangers, et, soit ont été traduits, ou ont publié en français. Cela signale une ouverture internationale de la collection, fût-elle modeste. Dans certains livres comportant de nombreux auteurs, cette tendance est marquée, comme dans *Géographie et liberté, mélanges en hommage à Paul Claval* (1999).

Enfin, près de la moitié des ouvrages sont des ouvrages collectifs, résultant de colloques ou de séminaires. Cela signale un rôle de la collection dans la diffusion du savoir géographique. Le dépouillement des auteurs révèle alors une grande diversité. Nombre de personnes reconnues de la géographie actuelle ont publié un texte dans la collection. Citons par exemple Jean Radvanyi (passionnante synthèse consacrée à « La nouvelle Russie, une identité territoriale inquiète », dans *L'Europe de l'Est quinze ans après la chute du mur*, Richard et Sanguin, 2004), Vincent Berdoulay, Augustin Berque, Jacques Lévy, Denis Retailé ou encore Vincent Veschambre.

À partir de ces auteurs, quelles géographies sont identifiables ?

Au centre de la géographie culturelle, comme son nom l'indique... ?

La collection a été considérée comme un support de publication permettant la diffusion de travaux de recherche menés par des auteurs entendant de manière diverse – c'est un euphémisme – l'acceptation de géographie culturelle.

Une « géographie culturelle classique », oxymore ?

Nombre de livres relèvent d'une approche dite classique en géographie et pas du tout de ce qui fut appelé le tournant culturel. C'est le cas des séries thématiques identifiées : « Histoire et épistémologie de la géographie » et « Culture et politique ». Dans ces domaines, nombre de livres s'attachent à une manière de faire de la géographie qui n'est pas en rupture avec les précédentes et s'inscrivent en fait dans la longue tradition de la géographie vidalienne, dont ils représentent certains avatars.

Dans les monographies régionales ou ethnographiques issues de thèses (série « Études culturelles et régionales »), on retrouve cette inscription dans une continuité disciplinaire et méthodologique. Ainsi, dans *Villages perchés des Dogon du Mali, habitat, espace et société* (1994), J.-C. Huet salue « [s]es maîtres, Messieurs les professeurs Jean Gallais et Paul Pélissier ». Dans *Habiter en pays tamoul*, l'approche mobilisée par Robert Dulau rappelle celle de Pierre Deffontaines dans *L'homme et sa maison* (1972, Paris, Gallimard).

Ainsi, en dépit du caractère récent de la collection, en dépit également de son nom et de la volonté affichée par Paul Claval d'ouvrir de nouvelles pistes de recherche, on observe une tendance à la continuité bien plus qu'à la rupture.

Néanmoins, dans cet ensemble d'ouvrages, certains écrits constituent des mises au point sévères, sans concession, souvent inattendues. C'est le cas de la conclusion de *La géographie à l'époque classique* (1996) rédigée par André-Louis Sanguin, dans laquelle il y a presque vingt ans, il dénonçait l'absence d'ouverture des géographes français sur le monde académique étranger (en posant déjà la question de la langue d'écriture mais même aussi de lecture), l'écrasante prédominance des recherches portant sur l'espace français ainsi que les pesanteurs institutionnelles. Ainsi, il constate que plus de la moitié des chercheurs de l'époque ont pour objet de recherche la France. Or, une recherche effectuée en 2014 sur *Géomonde*, l'annuaire en ligne des géographes qui ont souhaité y figurer, conduit au constat strictement identique vingt ans plus tard : 553 géographes sur 1 044 référencés ont sélectionné le mot « France » dans la rubrique « espace étudié », soit très exactement 53 %. Plus largement, ce texte méconnu constitue un appel à un renouvellement de la géographie universitaire qui reste d'actualité.

Nouvelles approches en géographie ?

Cependant, la collection a également été le cadre de publication de travaux plus explicitement en rupture avec ces thématiques anciennes, ou bien avec des manières de faire académiques ou encore plus légers dans leur forme. Les méthodes utilisées sont également nouvelles pour la géographie française ou bien signalent une formalisation explicite.

C'est le cas des approches qui se revendiquent comme ethnogéographiques : un livre est consacré à ces approches, certes non nouvelles, mais jamais revendiquées comme telles (*Ethnogéographies*, Singaravelou et Claval, 1995). Un seul exemple tiré de ce livre : Jean-Pierre Augustin propose « une possible ethnogéographie des pratiques du corps et des pratiques sportives en Afrique », démarche à l'époque éminemment originale (p. 300). Dans cette veine s'inscrivent nombre de thèses soutenues dans les années 1990 par de jeunes chercheurs qui sont devenus des noms confirmés de la discipline : Béatrice Collignon, Myriam Houssay-Holzschuch, Yann Richard ou Jean-François Staszak. Tous appartiennent d'ailleurs à la même génération, celles de chercheurs au début de leur carrière scientifique dans les années 1990.

Dans la collection est également né un nouveau concept, celui de « maritimité », néologisme, entendue comme la manière dont ceux qui ne sont pas familiers de la mer se la représentent. Le livre (*La maritimité aujourd'hui*, 1996) comporte par exemple un chapitre portant sur la représentation de la mer et du littoral par les véliplanchistes (Jean-Pierre Cairn). Dans le livre collectif consacré à la géographie des odeurs, un nouveau champ est également ouvert (*Géographie des odeurs*, Robert Dulau et Jean-Robert Pitte, 1998).

Si jamais le tournant culturel ou la rupture ne sont ouvertement revendiqués, ils sont néanmoins décelables en creux, dans les manières d'écrire ou encore dans les choix de thèmes. En termes d'écriture, on observe le recours à la technique du dialogue simulé. Celui qui est introduit le livre de Marc Brosseau, *Des romans-géographes*, est particulièrement dense et stimulant, tout comme celui de Jean-François Staszak dans *Géographie et liberté*, son texte d'hommage à Paul Claval. Ce même Jean-François Staszak, dans « Dans quel monde vivons-nous ? Géographie, phénoménologie et ethnométhodologie » (*Les discours du géographe*, 1997, p. 12-38), livre une analyse très personnelle, écrite à la première personne, à partir d'une expérience concrète : perdre ses repères dans un parking des États-Unis. Plusieurs textes sont ainsi écrits de manière très distanciée, libre, éloignée des canons académiques. On y décèle également de la dérision ainsi que de l'humour, comme lorsque Laurent Vermeersch a recours à des phrases de contes connues de tous telles qu'« Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants » ou « le carrosse se transforme en citrouille » (1998).

Nombre de textes ont par ailleurs pour objet l'étude d'un corpus artistique, des peintures ou des œuvres littéraires, démarche au cœur d'une partie de la géographie culturelle. Le livre de Marc Brosseau fait autorité dans les références relatives aux liens entre géographie et littérature. Dans *Tropismes des frontières* (Vélasco-Graciet et Bouquet, 2006), un auteur étudie l'espace dans un livre de George Sand (*Teverino*), les représentations du Portugal dans *Le radeau de pierre* de Saramago ou encore les représentations picturales contemporaines de la frontière canado-étatsunienne.

Enfin, la collection n'a pas totalement esquivé la question du tournant dit post-moderne. S'il est sans nul doute excessif de la qualifier de collection post-moderne, il n'en demeure pas moins que plusieurs ouvrages s'en revendiquent explicitement ou du moins développent une telle approche. Sans doute certains seront-ils sinon amusés, du moins surpris, de lire les propos suivants sous la

plume de Jean-Robert Pitte : « L'apologie du sensible serait une caractéristique de post-modernité ; soyons donc post-modernes sans complexes ! » (*Géographie des odeurs*, introduction, p. 9). Des chercheurs devenus depuis la période de leurs écrits dans la collection des hérauts de ce courant y ont développé de telles approches à la fin des années 1990 : il s'agit pour le plus représentatif d'entre eux de Jean-François Staszak.

Une géographie culturelle très ouverte

Lors de sa fondation, Paul Claval insiste dans l'avant-propos au premier livre publié en 1994 qu'il s'agit d'une collection ouverte aux « études culturelles et ethnographiques » : implicitement, il s'agissait de s'éloigner de la seule géographie et de concevoir la collection comme très ouverte à des auteurs d'autres disciplines. Si cet objectif ne fut que partiellement atteint, on l'a vu, il n'en demeure pas moins que, contrairement à ce qui a pu être reproché à la géographie culturelle, celle-ci n'était pas conçue comme fermée, étriquée, voire réactionnaire. De manière révélatrice, Guy Di Méo écrit pour la première fois dans la collection en 2009, dans un livre dirigé par une chercheuse extérieure à Paris IV (Pernette Grandjean, *Construction identitaire et espace*). On connaît la réticence de ce chercheur par rapport à une certaine conception de la géographie culturelle, dont il s'est expliqué dans un article au fort contenu polémique⁶.

Collection ouverte donc à de multiples conceptions de la discipline, mais aussi à d'autres disciplines, on l'a dit : « Géographie et cultures » exprime bien l'idée qu'il s'agit de l'étude des dimensions culturelles relatives à l'espace, et que les géographes n'ont pas le monopole des études sur l'espace.

Une place importante consacrée à la géographie historique et dans une moindre mesure à l'épistémologie de la géographie

L'une des thématiques centrales dans la collection est la géographie historique. Sept livres relèvent principalement de ce champ⁷ ; Yann Richard, *La Biélorussie, une géographie historique* (2002), et Amaël Cattaruzza, *Territoire et nationalisme au Montenegro* (2011), mobilisent également une approche du territoire qu'ils étudient en termes géohistoriques. Les actes du colloque de géographie historique font partie des livres de la collection qui se sont « bien vendus » selon les critères de L'Harmattan, atteignant le chiffre vertigineux de cent cinquante exemplaires⁸ !

⁶ Di Méo G., 2008, « La géographie culturelle, quelle approche sociale ? », *Annales de géographie*, n° 660-661, p. 47-66.

⁷ *Mexico, ville néoclassique. Les espaces et les idées d'aménagement urbain (1783-1911)*, de Federico Chistlieb (2002), les actes du colloque *Où en est la géographie historique aujourd'hui ?*, *Modernité et tradition au Canada*, dirigés par Vincent Berdoulay et Jean-Pierre Augustin (1997), *Aux débuts de l'urbanisme français* dirigé par Vincent Berdoulay et Paul Claval (2001), *La géographie française à l'époque classique*, dirigé par Paul Claval et André-Louis Sanguin (1996), *Ville et pouvoir en Amérique, les formes de l'autorité*, dirigé par Jérôme Monnet (1999), ainsi que le tout dernier livre de la collection, *L'invention du carnaval au XIX^e siècle, Paris, Nice, Rio de Janeiro*, traduit du brésilien, de Felipe Ferreira (2014).

⁸ Les livres les plus vendus sont les deux volumes des *Territoires de l'identité* et de *La nation et le territoire* (1 200 exemplaires à eux deux), dirigés par Joël Bonnemaïson, Luc Cambrézy et Laurence

Quant à l'épistémologie, deux livres s'inscrivent dans ce champ : celui dirigé par Jean-François Staszak, *Le discours du géographe* (1997), devenu une référence⁹, et *La géographie à l'époque classique* (Claval et Sanguin (dir.), 1996), dans lequel les auteurs s'interrogent sur les géographes, leur manière d'écrire, leurs sujets d'étude, entre 1918 et 1968. Il est étonnant que cette veine ait été abandonnée depuis.

... mais aussi ses périphéries très lointaines, voire en dehors de la sphère culturelle

De nombreux livres publiés n'entretiennent qu'un lien très lointain avec les approches culturelles en géographie, voire ne comportent aucun lien avec celles-ci.

C'est le cas de livres relevant purement de la géographie économique (*Le commerce du livre en France*, de Fabien Chaumard (1998) ou de la géographie du développement avec une très forte composante d'économie régionale : dans l'ouvrage de Thierry Sanjuan, *À l'ombre de Hong Kong, le delta de la rivière des Perles* (1997), aucune approche culturelle n'est mobilisée. D'autres livres s'inscrivent dans le champ de la géographie politique qu'on peut qualifier de « pure », c'est-à-dire qui s'intéresse à la traduction spatiale de faits politiques et à leur analyse. La dimension réflexive n'est pas présente dans cette *hard geopolitics*, pas plus qu'une approche consistant à étudier les représentations du fait politique par les habitants par exemple. Cette géographie se retrouve par exemple dans le livre de François Taglioni et Jean-Marie Théodat, *Coopération et intégration, perspectives panaméricaines* (2008), dans celui d'Emmanuel Saadia, *Systèmes électoraux et territorialité en Israël* (1997) ou encore dans celui portant sur *L'Europe de l'Est, quinze ans après la chute du mur* (2004), dans lequel figure un texte quelque peu décalé consacré à la production d'électricité en Arménie. Nombre de ces livres ont été publiés via le canal de la commission de géographie politique du CNFG, dont ils constituent les actes de colloques internationaux. La géographie culturelle est alors absente. Pourtant, cette thématique concerne en tout quatorze ouvrages, soit une forte représentation.

Il en va de même de quelques chapitres égarés de géologie, comme ce fort poétique et quelque peu énigmatique paragraphe consacré aux « considérations stratigraphiques et lithiques » (in *Les fleuves de France atlantique. Identités, espaces, représentations, mémoires*, 2003, p. 29) ; quelques pages plus loin, on trouve ce qui constitue probablement le seul diagramme pollinique de la collection (*ibid.*, p. 32-33).

Un livre traite également de questions de santé et de territorialité de manière fort éloignée de la géographie culturelle (François Moullé et Sabine Duhamel (dir.), *Frontières et santé, genèse et maillage des réseaux transfrontaliers*, 2010), et l'un relève de la géographie urbaine « pure » (Paul Claval et André-Louis Sanguin (dir.), *Métropolisation et politique*, 1997).

Quinty-Bourgeois (1999), suivis de *Géographie et liberté, mélanges en hommage à Paul Claval* (378 exemplaires) et par *Les fleuves de la France atlantique* (251 exemplaires). Après, les ventes ne dépassent plus les 200 exemplaires.

⁹ Il figure en effet au catalogue de quelque 79 bibliothèques universitaires, très probablement le record de la collection.

Dans ces cas, il s'agit de livres qui auraient tout à fait pu être publiés dans d'autres collections, fort différentes de « Géographie et cultures ». Ces choix s'expliquent alors par le rôle de directeurs de recherche qui ont pu influencer sur la ligne éditoriale, en considérant la collection comme un outil interne de diffusion des recherches locales.

Néanmoins, certains auteurs d'ouvrages de géographie politique développent des approches en termes de représentations, contribuant à nouer des liens fructueux entre politique et culturel. C'est le cas d'Amaël Cattaruzza qui analyse l'identité monténégrine, ou de contributeurs de *L'Europe de l'Est quinze ans après la chute du mur* (2004), qui, outre le thème de la production électrique arménienne, proposent également des mises au point stimulantes sur la toponymie à Sarajevo ou sur les représentations de l'Union européenne par les Croates.

Une démarche de terrain revendiquée : le point commun à toutes ces approches ?

L'étude de l'ensemble du corpus peut conduire à formuler l'hypothèse suivante : au-delà de l'évidente hétérogénéité des approches et des thématiques présentes dans la collection, qui conduit à remettre en cause son identité par rapport à son nom, un point commun rapproche la quasi-totalité des auteurs, celui d'une démarche empirique fondée sur le travail de terrain.

Cette approche par le terrain est en tout cas revendiquée par nombre d'auteurs ou relevée par des commentateurs. C'est le cas de Mme Bastide-Bruguière qui écrit dans la préface au livre de Thierry Sanjuan :

« Jusqu'ici, la plupart des experts ont eu coutume de se borner à commenter les colonnes des annuaires statistiques [...]. Géographe et sinologue, c'est au contraire les pieds sur le terrain, dans la boue des digues et des chantiers, par l'observation et l'analyse de ses implications spatiales, que Thierry Sanjuan a cherché à comprendre comment s'opère la modernisation accélérée des zones côtières chinoises. [...] Par cette longue exploration méthodique, directe et vécue de la terre et des hommes dans une région chinoise, le livre de Thierry Sanjuan mérite d'être salué comme une œuvre pionnière et fondatrice parmi les études consacrées en France à la géographie de la Chine », (Marianne Bastid-Bruguière, préface, p. 5-7).

Un livre, issu des travaux d'un séminaire, *Carnets de terrain* (2008), dirigé par Thierry Sanjuan, est consacré à une analyse réflexive sur les pratiques méthodologiques de chercheurs, géographes pour la plupart.

L'étude des lieux objets de recherche principaux révèle par ailleurs une forte diversité à différentes échelles : nombreux livres portant sur des espaces européens (douze), certains en Asie (trois), d'autres en Amérique du Nord (trois) comme du Sud (quatre) et enfin en Afrique (six).

Une étude portant sur les images choisies en couverture signale enfin une forte représentation de choix issus du terrain¹⁰. En effet, vingt-sept illustrations sur quarante-cinq, soit 60 %, sont des photographies réalisées par les auteurs et prises sur le terrain qui constitue la matière de l'ouvrage. On peut y ajouter les illustrations d'œuvres d'art réalisées par des artistes du pays étudié, comme le dessin en couverture de *Le Cap, vies noires, ville blanche* (Houssay-Holzschuch, 1999) ou le tag urbain de *Coopération et intégration, perspectives panaméricaines* (Taglioni et Théodat, 2008).

Une manière d'écrire singulière en géographie

Les livres comptent relativement peu de cartes. Certains, nombreux, n'en comportent même aucune. Faut-il y voir une manière d'écrire la géographie, résolument ancrée dans le champ des sciences humaines et très littéraire ? Faut-il également y voir un rejet des approches quantitativistes ? La géographie culturelle se définirait-elle alors par la négative, à savoir par le refus d'approches statistiques ou trop techniciennes ?

En outre, l'observation des textes montre une très longue résistance à l'usage anglophone des renvois bibliographiques entre parenthèses avec la seule mention de l'auteur et la date de la publication. La plupart des livres des années 1990 et même 2000 comportent encore le système du renvoi en note infra-paginale, voire ne comportent pour ainsi dire pas de références bibliographiques : il s'agit là d'une manière d'écrire assez ancienne, traditionnelle, qui a presque totalement disparu de nos jours, mais qui a longtemps maintenu ses positions dans « Géographie et cultures ». Je formule l'hypothèse que cette manière d'écrire traduit un certain classicisme revendiqué par les universitaires en poste à Paris IV.

Enfin, qui décide ce qui est publié ?

En définitive, la question centrale pour comprendre les orientations prises par « Géographie et cultures » depuis sa création est bien celle du choix des manuscrits.

Les auteurs ont-ils été sollicités ? Dans le cas des docteurs, c'est souvent le cas, leur directeur de thèse leur ayant facilité l'accès à la publication. On peut supposer que d'autres ont proposé spontanément leur manuscrit, si leur directeur n'était pas de l'université Paris IV, mais qu'eux-mêmes y travaillaient à cette période. Dans le cas des enseignants-chercheurs installés dans des positions institutionnelles (et souvent, rappelons-le, localisées à l'université Paris IV-Sorbonne), il est fort probable que la question même de la cohérence de la collection ne constituait pas pour eux une préoccupation. L'important était d'employer l'organe commode mis à disposition chez l'Harmattan et qui fonctionne financièrement, rappelons-le, avec les moyens du laboratoire de recherche. En quelque sorte, l'idée d'une publication « maison » dominerait.

Des changements se font jour à partir du moment où, au milieu des années 2000, « Géographie et cultures » est dotée d'un comité de lecture : cela relève de la décision du directeur de laboratoire

¹⁰ Ces couvertures peuvent toutes être visualisées sur le site des éditions L'Harmattan, à la page de la collection : <http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=collection&no=42>, consulté le 21 octobre 2015.

d'alors, Louis Dupont. Avec le recul, il m'apparaît fort probable que la formation de celui-ci, originellement nord-américaine, dans une culture académique où l'échange, la collaboration et le fonctionnement collégial sont la norme, bien plus qu'en France, ait contribué à orienter sa décision. Pour constituer le premier comité, sont sollicités de manière informelle des membres du laboratoire et/ou des collègues de l'université : Jean-René Trochet (qui fut alors le premier directeur collégial), Jean-Louis Chaléard, Yann Richard, Jean-François Staszak, François Taglioni et moi-même. Il s'agit d'un comité rassemblant des enseignants-chercheurs de plusieurs universités et représentant des champs divers de la géographie, peut-être parfois relativement éloignés de la géographie culturelle.

Yann Richard, maître de conférences à Paris I, prend la direction de la collection en 2009. La composition du comité change : certains entrent, comme Louis Dupont, qui s'inscrit sans ambiguïté dans le champ de la géographie culturelle, Delphine Gramond, maître de conférences en géographie environnementale avec l'idée d'élargir aux thématiques environnementales, Isabelle Lefort pour renforcer l'optique épistémologique, Édith Fagnoni pour développer la thématique patrimoniale, et enfin Yann Calbérac, déjà membre du comité de la revue et sollicité afin de renforcer le lien entre les deux organes éditoriaux du laboratoire. Jean-François Staszak et Yann Richard quittent le comité en raison de nouvelles prises de fonction. Depuis les débuts en 2004, trois enseignants-chercheurs sont restés : François Taglioni, Jean-Louis Chaléard et Catherine Fournet-Guérin. La féminisation du comité depuis 2010 est flagrante (la moitié des membres). Depuis la direction de Yann Richard, le choix de nouveaux membres s'effectue collectivement, en réunion, même si certains choix ont pu être orientés et appuyés par la direction du laboratoire dans l'optique de renforcer le nombre de membres en étant issus tout comme dans celle de diversifier les thématiques de recherche.

Colette Fontanel, ingénieur de recherche au CNRS, qui avait assuré la vie de la collection depuis sa création, part à la retraite en 2010. Deux ans plus tard, Emmanuelle Dedenon reprend ce travail, en qualité cette fois de secrétaire d'édition, à la fois pour la revue et pour la collection. Elle renouvelle en profondeur la mise en page, contribuant à développer l'attractivité visuelle des livres.

Progressivement, le fonctionnement de la collection est ainsi devenu plus collégial, et la volonté actuelle du comité est de recentrer les nouveaux livres sur de la géographie culturelle certes entendue dans une acception large, mais dans lesquels la dimension culturelle se doit d'être présente.

Conclusion

De l'étude du corpus, il ressort que la collection « Géographie et cultures » a été le lieu de publication de plusieurs livres qui ont fait date et qui constituent des références pour les géographes.

Cependant, cette collection souffre d'un défaut de visibilité et de reconnaissance. Certains titres sont connus, mais sont rarement identifiés à celle-ci. À l'inverse, nombre de livres qui ont marqué la géographie culturelle et qui ont été reconnus comme novateurs et importants dans les années 2000 ont été publiés ailleurs, aux éditions Bréal, Belin ou encore aux presses universitaires de Rennes.

On peut proposer plusieurs explications à cette situation. Tout d'abord, le fait que « Géographie et cultures » soit éditée par L'Harmattan peut constituer une faiblesse, la réputation de cette maison d'édition étant inégale. Ensuite, la très grande hétérogénéité thématique de la collection contribue probablement à son brouillage. Une unité ne se distingue pas. C'est pourquoi, depuis plusieurs

années, le comité de lecture a décidé de procéder à un resserrement sur des thématiques qui relèvent plus strictement de la géographie culturelle, renonçant par exemple aux livres de géographie politique pure ou de géographie économique. La nouvelle ligne éditoriale établie en 2013 en témoigne (*cf. infra*). Troisième hypothèse, celle que la collection ne soit trop perçue comme une « collection de laboratoire » qui privilégierait les publications internes et non comme indépendante et ouverte à tous les bons manuscrits. C'est pourquoi le comité actuel est attentif à varier l'origine institutionnelle des auteurs retenus.

Ligne éditoriale de la collection, depuis 2013

« Fondée en 1992 par Paul Claval, la collection *Géographie et cultures* est ouverte à des travaux universitaires qui s'intéressent à la dimension culturelle des faits géographiques, à toutes les échelles. Parmi les champs couverts figurent l'approche épistémologique qui en permet une compréhension réflexive, les approches inscrites dans la durée des temps et des mémoires, telles les processus de patrimonialisation, la géographie historique et la géohistoire, ainsi que les approches représentationnelles et discursives, qu'elles soient textuelles, iconographiques et artistiques au sens large. La dimension régionale y concourt, ainsi que les problématiques autour de l'articulation entre environnement et culture, qu'elles soient inscrites ou non dans la mouvance du tournant culturel (approche par le genre, constructions identitaires).

Outre les géographes, elle est ouverte à tous ceux qui s'intéressent à ces thématiques (historiens, ethnologues, anthropologues, sociologues...) dans une perspective de dialogue interdisciplinaire.

La collection examine tout projet entrant dans ce champ éditorial : mémoires de thèse, d'habilitation à diriger des recherches, actes de séminaire de recherche ou de colloque, essais. »